

Une madame pas comme les autres

Carte d'identité

NOM: WOUTERS

Prénom: Liliane

Âge: 74 ans

Profession: poète, auteure dramatique, traductrice, institutrice retraitée

Signe particulier: fileuse de mots et de mémoire, on l'écouterait aussi longtemps que Schéhérazade...

✓ **Quel est votre parcours scolaire?**

Liliane WOUTERS: Née à Ixelles dans une famille très modeste, c'est là que j'ai été au jardin d'enfants, puis à l'école primaire, suivie de ce qu'on appelait alors un "4^e degré", chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul de Gyzegem. Ensuite, la directrice de l'école m'a invitée à aller à l'école normale organisée par la



Photo: Wolfgang OSTERHELD

Congrégation - il y avait encore un régime francophone en Flandre. Pour ma famille, que je devienne institutrice, c'était déjà beaucoup. Pas un instant, on n'a envisagé de me faire suivre un enseignement secondaire, simplement parce dans mon milieu, tout

le monde allait travailler à 14 ans. Ce que j'aurais dû faire, d'ailleurs, puisqu'au 4^e degré, j'avais acquis (sans grand plaisir!) un diplôme de sténodactylo. Comme c'était à la fin de la guerre, la directrice m'a proposé d'aller en internat. Cela ne me déplaisait pas du tout, parce que j'aimais l'école. Mais j'étais trop jeune: les études d'institutrice se faisaient de 15 à 19 ans, et j'en avais 14. J'ai donc suivi une classe préparatoire et donc été interne pendant 5 ans à Gyzegem.

✓ **Ce ne fut pas trop dur?**

LW: Il est sûr qu'aujourd'hui, je ne pourrais plus y passer deux jours! Mais à l'époque, cela ne m'a pas paru

très dur. Avec la guerre, nous avons connu bien d'autres privations... Tout en étant flamande, je faisais partie de la "section wallonne", autrement dit francophone, de Gyzegem. Cette section était composée de trois ou quatre élèves par classe. Les cours généraux étaient donnés en français, généralement par des profs bilingues. Les autres cours - cuisine, gym, dessin... - étaient donnés en néerlandais. Dans ma classe, nous étions trois: deux bruxelloises flamandes et une wallonne. Elles sont restées mes deux meilleures amies. Il y avait d'autres côtés très agréables: lorsqu'il faisait beau, nous avions cours dehors, sur un banc... Et surtout, nous étions très bien préparées à notre métier. Dès la sortie du cours préparatoire, nous savions que nous allions enseigner à des enfants, et tout était tourné vers ce but pédagogique. Le revers de la médaille, c'est qu'avec notre diplôme, nous ne pouvions rien faire d'autre, sinon être rédacteur au ministère (ce qui ne m'affolait pas...). Moi, je souhaitais vraiment enseigner. J'aimais les enfants et puis, l'école avait représenté l'acquisition de beaucoup de choses; dans mon milieu, on avait le respect de ces valeurs de l'instruction.

✓ **L'école a-t-elle développé votre talent d'écrivain?**

LW: L'écriture et l'école ont été deux mondes séparés. À l'école primaire, deux institutrices m'ont encouragée, exploité mon don d'écriture. Après, ça dépendait des personnes... Le petit examen d'entrée en préparatoire consistait en une rédaction. Comme on était en 1944, j'avais choisi pour sujet "Le retour du prisonnier". Notre professeur de français, une vieille demoiselle qui écrivait des poèmes, m'a appelée et m'a dit: "À vous lire, vous n'êtes pas faite pour être institutrice. Vous pourriez être écrivain". Ça tombait bien, parce que c'était ce que j'avais décidé... à 7 ans! Elle ajouta: "Vous ne serez jamais poète, mais peut-être romancière ou journaliste". Bien vu! Elle me conseillait de faire les humanités, puis les romanes. J'étais fort perplexe: pour mon père, très malade, mes études représentaient quelque chose. Alors, j'ai été demander conseil à l'abbé, qui estima que j'allais perturber encore davantage ma famille. Et il me dit: "Si tu dois écrire, même dans un trou de souris tu écriras!". J'ai donc suivi l'école normale et garde un excellent souvenir de cette époque, que j'ai évoquée dans mon dernier recueil de poésie, *Le billet de Pascal*.

✓ **Le régime, pourtant, était plutôt spartiate...**

LW: Ah ça, oui! Certains inspecteurs appelaient cette école normale "le bagne"... Pour moi, ce n'en était pas un, mais une amie m'a dit: "Toi, tu en es sortie plus forte, moi j'en suis sortie brisée". On se levait à six heures, lorsque la sœur entraînait dans la chambre en disant d'une voix forte: "Loué soit Jésus-Christ!" (une semaine en français, une semaine en flamand...), puis on se lavait à l'eau glacée. Ensuite la messe, déjeuner et une heure d'étude, suivie de trois heures de cours. Coupées quand même par une récréation - avec défense de se promener à deux! Après le repas de midi, récréation, deux heures de cours, repas suivi des vêpres, salut ou chapelet, puis étude... Il y avait aussi les confessions obligatoires, une fois par semaine. Une forte présence de la religion, vous le voyez! Mais cela ne m'a pas du tout impressionnée, je crois que ce qui importait pour moi, c'était le cœur de la foi. Ainsi, lorsque le prêtre me demandait ce que je déclarais en confession, je répondais: "Rien. Je suis venue parce qu'on m'y a obligée!". Notre brave abbé essaya bien de rendre facultatif le temps quotidien où l'on processionnait, en priant, vers la chapelle dans le jardin. Mon amie et moi profitâmes de l'occasion, au grand déplaisir des religieuses. Du coup, trois jours plus tard, l'obligation était rétablie! Malgré tout, oui, je garde d'excellents souvenirs de cette époque.

✓ **Vous n'avez aucun regret?**

LW: Si. J'ai longtemps regretté de ne pas être allée à l'université. J'ai souvent senti qu'il y avait là comme une lacune. À l'école normale, je l'ai dit, les profs étaient bilingues et donc, peu formés en français; leur culture était plus poussée en néerlandais. Ce que je savais, en sortant, s'arrêtait à Victor HUGO... Sauf en Histoire, que j'aimais beaucoup. C'est d'ailleurs mon professeur d'Histoire qui me prêtait des livres, d'histoire mais aussi de littérature. Un autre regret, si je puis l'appeler ainsi, tient au fait que j'ai fréquenté une école primaire gratuite à côté de laquelle se trouvait une école payante. L'avantage était que nos enseignantes étaient diplômées (ce qui n'était pas obligatoire dans l'autre école), mais en revanche, le milieu culturel des élèves était plutôt faible, comme c'était le cas dans ma famille.

✓ **Aucun vrai mauvais souvenir, donc?**

LW: Non, vraiment. Par contre, il y a eu des périodes ternes. Et aussi des périodes folkloriques, comme celle de 44-45, au moment de l'offensive VON RUNSTEDT: l'école était occupée par la soldatesque, écossaise entre autres. Nous étions réveillées au son de la cornemuse jouée par des Écossais en kilt...

✓ **Quelles étaient vos matières favorites?**

LW: Le Français, bien sûr, l'Histoire et la Géographie. Et aussi la Bible! En primaire, nous avions une demi-

heure de catéchisme tous les matins et l'après-midi, une demi-heure d'Histoire Sainte. J'adorais les histoires... Je plaide vraiment pour que l'on donne au secondaire un vrai cours d'histoire des religions, pour pallier les lacunes culturelles de plus en plus grandes. Les enfants, les jeunes raffolent des histoires: j'ai pu le constater pendant mes 31 ans d'enseignement. Je trouve aussi que l'enseignement de l'Histoire est à pleurer. En ignorant la mémoire pour se baser davantage sur le social (que les élèves n'aiment pas forcément), on a supprimé la mémoire chronologique. Aujourd'hui, les élèves ont un vrai micmac dans la tête! Un ami, professeur au conservatoire, m'a fait remarquer que certains étudiants ont désormais de vrais problèmes de mémorisation.

✓ **Porteriez-vous un regard sévère sur l'école?**

LW: Non, au contraire: j'admire celles et ceux qui choisissent d'enseigner aujourd'hui, car c'est plus dur et ils ne sont pas forcément formés pour affronter ces nouvelles situations. Trop souvent, l'école normale me paraît être un endroit où l'on arrive après avoir échoué un an ou deux, on n'y entre généralement plus vraiment par vocation. De plus, la scolarité jusqu'à 18 ans oblige à rester à l'école des jeunes qui n'en ont plus du tout envie. Et à côté d'écoles privilégiées (par leur situation, comme de petites écoles de village, ou par le milieu social des enfants), beaucoup d'écoles accueillent des jeunes vraiment démunis, socialement, culturellement. C'est très dur pour les profs...

✓ **Vous avez été institutrice pendant 31 ans. Vous faisiez entrer l'écriture en classe?**

LW: Oui, bien sûr! Je faisais souvent écrire mes élèves. L'écriture, voyez-vous, a des vertus thérapeutiques; souvent des enfants me disaient, dans leurs textes maladroits, des choses qu'ils n'auraient pas pu exprimer autrement. C'est aussi une manière de valoriser des élèves qui, par ailleurs, ne réussissent pas trop bien. J'étais particulièrement frappée par la richesse des images évoquées par les enfants étrangers: tout un monde méditerranéen! Ils savaient que j'écrivais et me disaient parfois: "Madame, vous êtes comique! Vous n'êtes pas tout à fait comme les autres...". Fréquenter un poète, c'est toujours un peu étrange... ■

Parmi les œuvres de L. WOUTERS

La salle des profs, éd. Jacques Antoine, 1983 (théâtre)

Le Journal du scribe, Les Éperonniers, 1990 (poésie)

Le billet de Pascal, éd. Phi, 2000

Ça rime et ça rame, Labor, 1985 (anthologie)

Un siècle de poésie belge de langue française (4 tomes, avec Alain BOSQUET), Traces, 1991...